

L'infirmes est un homme qu'ON connaît bien ; ON sait depuis toujours qu'il est malade ; ON le porte chaque jour et ON l'installe chaque jour devant l'une des Portes du Temple pour lui permettre de faire l'aumône ; enfin, ON le voit marcher, ON le reconnaît, ON est stupéfait et ON s'interroge... ON a des habitudes et un système établi et ON a du mal à comprendre ce qui se passe.

L'épisode est précisément cadré géographiquement (versets 2 et 10). La Belle Porte est, semble-t-il, difficile à identifier (ouvrant sur la cour des païens ? ouvrant sur la cour des femmes ? ouvrant sur la cour d'Israël à laquelle les femmes n'avaient pas accès ?). L'infirmes, qui est un boiteux (*cholos*), est au seuil de la porte. La porte : lieu de passage, mais aussi lieu limite, d'exclusion. Pour l'infirmes, puisque atteint de cette infirmité-là, il ne peut entrer dans le Temple (2 S 5, 8 : « C'est pourquoi l'on dit : Aveugles et boiteux n'entreront pas dans la Maison »). Le seul avenir a priori envisageable pour lui est donc toujours et encore de mendier.

Il s'attend manifestement à recevoir quelque chose de Pierre et Jean. La réaction des deux apôtres – « regarde-nous ! » – est déconcertante : Pierre et Jean, en route vers le Temple qu'ils fréquentent encore assidûment (Ac 2, 46), ont, à mon sens, certainement quelque chose à donner, même si auparavant nous pouvons lire de la première communauté chrétienne qu'elle partageait les biens (Ac 2, 45). Et si l'infirmes n'a pas les jambes solides, il a sans doute l'œil pour repérer de possibles donateurs.

On peut penser qu'il se trompe sur ces deux hommes ; j'aurais tendance à le prendre au contraire pour ce « professionnel » du repérage. Le boiteux, en effet, après la première sollicitation du verset 3, au verset 5, par-delà l'interpellation des deux apôtres qu'il ignore superbement (se moqueraient-ils de lui ?), « attend de voir ce qu'il va recevoir d'eux » (*prosdokôn ti par'autôn labein*).

Ce « regarde-nous ! » est narrativement important ; il opère un premier décalage, un malentendu, qui se base non sur la pauvreté de Pierre et Jean, mais au contraire – c'est ma proposition de lecture – sur leur avoir potentiel. La tournure devient moins banale. Ce ne serait pas parce qu'ils n'ont rien à donner qu'ils donnent autre chose, comme pour pallier un manque ; c'est parce qu'ils ont résolument *autre* chose à donner que de l'argent qu'ils renoncent à lui verser une aumône. Nous sommes ainsi orientés vers un *surplus* de sens.

Ce « regarde-nous ! » oriente vers une autre façon de regarder ces deux hommes, autrement que comme d'ordinaires dispensateurs d'aumônes. Ils peuvent donner ce que d'autres ne peuvent pas donner. Ils viennent de la part de Dieu. C'est ainsi qu'il faut apprendre à les *regarder*. En effet, selon les Actes, il a été donné aux apôtres le pouvoir d'accomplir des signes et des prodiges (Ac 2, 43) – toutefois, c'est une

puissance déléguée : c'est au nom de Jésus-Christ qu'ils opèrent (v. 6) et les versets suivants (v.11-16) évoquent la puissance de Dieu qui est à l'œuvre.

Le verset 6, littéralement, écrit : « de l'or et de l'argent, il ne m'[en] appartient pas à moi (*argurion kai chrusion ouch huparchei moi*), mais ce que j'ai, je te le donne (*o dé echo touto soi didômi*) ».

Le contenu de la première affirmation est outrancier : les apôtres ne sont sans doute pas si richement vêtus que le boiteux puisse raisonnablement attendre d'eux de l'or... Se moqueraient-ils à nouveau de lui ? L'explication de cette outrance peut être aussi ailleurs. Cette affirmation peut relever d'un soupçon de polémique. Selon Flavius Josèphe dans la *Guerre des juifs contre les Romains*, « Parmi les portes, neuf étaient entièrement revêtues de plaques d'or et d'argent, de même que les montants et les linteaux ». La phrase de Pierre pourrait faire écho à ce « décor » de porte au seuil de laquelle, si la Belle porte est l'une d'elles, la rencontre a lieu. Quoi qu'il en soit, il me semble que Luc, opère avec cette affirmation un autre décalage, qui a pour but de donner la *mesure* du don qui va être fait au boiteux ; ils pourraient donner de l'argent, mais plus, ou mieux, encore.

Pris au pied de la lettre, un don en or et en argent apparaîtrait déjà sans doute démesuré par rapport à l'attente de l'infirmes sans doute réaliste, habitué à des aumônes qui, de fait, ne le font pas sortir de sa condition. L'avenir que propose Pierre au boiteux est, non de continuer à mendier comme toujours, mais de guérir. Ce don est plus démesuré encore. Il fait basculer le boiteux dans un autre monde. L'histoire à ce point va au plus vite, car le miracle n'est pas central en soi ; le boiteux est quasi-instantanément remis sur pied, au sens propre et au sens figuré.

Loin de s'interroger sur sa propre guérison, il s'en va immédiatement louer Dieu. Il bondit (deux fois le verbe *hallomai* dans le verset 8), ce qui n'est pas sans rappeler Es. 35, 5-6 : « Alors les yeux des aveugles verront et les oreilles des sourds s'ouvriront. Alors le boiteux (LXX : *cholos*) bondira (LXX : *hallomai*) comme un cerf et la bouche du muet criera de joie ». Accomplissement des prophéties.

Pistes

1. L'avenir ultime de l'homme est de louer Dieu. Le miracle occupe finalement peu de place, comme souvent. Il n'est toujours que le signe qui renvoie à Dieu. La louange de Dieu passe par le nom de Jésus-Christ, dénommé plus tard comme « Prince de la Vie » (Ac 2, 15). À cette louange ne peut faire obstacle aucun système marginalisant. Si tous les malades n'ont pas été guéris par Jésus ou ses apôtres, c'est que la logique s'inverse : chacun doit pouvoir être en mesure de louer Dieu, quelle que soit sa condition personnelle. Chaque prière peut monter librement à Dieu, sans condition de dignité, d'impureté, de moralité, de doctrine, d'âge, etc. Tout élan vers Dieu est légitime : c'est ce dont le miracle est le signe. Au-delà de la personne elle-même, c'est un tout un rapport à Dieu qui est renouvelé et qui est appelé à être lot commun. La tâche de l'Église est de promouvoir cet accès libre à Dieu.

2. Prière et action. Pierre et Jean sont sur le chemin du Temple ; ils seront sans doute en retard. Ils se laissent déranger par ce mendiant. Nous en avons souvent à la porte de nos églises. La compassion, l'œuvre de vie, n'est pas une entrave au culte, les deux vont de pair. Suivre le Christ, c'est ôter les entraves pour libérer la louange de Dieu. C'est une œuvre de salut, des actes et des paroles libérateurs enracinées dans l'appel à la Vie, et visant le réel de la vie. La prière et l'action sont comme deux sœurs qui ont pour père le Dieu de la vie. Que la prière fasse son chemin seule, elle risque de devenir bavardage désincarné ; que l'action fasse son chemin seule, elle risque de devenir une œuvre justification. Alliées, la prière donne à l'action son enracinement en Dieu, lui rendant justice comme source de l'action, et l'action donne à la prière sa chair vivante. Le « dérangement » de la compassion renvoie à juste titre le donateur à sa propre motivation et à son témoignage évangélique.

3. Le don

Il n'y a pas lieu ici de mettre dos-à-dos don d'argent et action (sociale, éducative ou autre), mais de s'interroger sur ce que chacun est en mesure de réellement donner. Donner de l'argent, oui, il en faut. Nous savons aussi que le don d'argent est parfois une solution de facilité, ne parvient pas toujours à faire évoluer le système (voire à l'effet pervers d'entretenir un assistanat) ; or les ressources de la compassion sont multiples. Chacun est en mesure de donner quelque chose. Peut-être convient-il au moins de viser le meilleur profit du bénéficiaire, qui a partie liée avec la restauration personnelle. Dans le récit, l'immédiateté du miracle et sa conséquence visent à montrer que c'est cette restauration totale, physique et religieuse, que le mendiant attendait fondamentalement, malgré toute sa vieille habitude de vivre dans la mendicité. Cette immédiateté nous invite à ne pas nous fier aux apparences ; si certains se complaisent dans l'assistanat, il est souhaitable que l'arbre ne cache pas la forêt.